s'est astreint à pourvoir ce texte d'un Index, dont il nous donne dans ce volume la première partie (*a-dissideo*). Or, on sait que le manque d'Index, déjà notable pour l'époque classique, se fait particulièrement sentir pour les textes de latin médiéval, et, en attendant que nous possédions le nouveau Du Cange, il faut saluer avec reconnaissance des relevés comme celui que nous offre ici M. Blatt.

D'autant plus que cet Index est composé sur le modèle du Thesaurus, avec dépouillements complets, citation du contexte et classification des formes ou emplois. Si bien qu'on y trouve non seulement le matériel lexicographique, mais les éléments d'une morphologie, d'une syntaxe (et même d'une stylistique, grâce à l'indication des synonymes, des contraires et des cas d'espèce).

Le profit est moindre peut-être pour cet auteur qu'il ne le serait pour tel autre, car Saxo, qui mérita la surnom de « Grammaticus », écrivait à une époque de goût et de culture classique, où l'on bannissait les vulgarismes pour se rattacher à la tradition de l'antiquité. Mais nous n'avons pas à préjuger de ce que peut donner la documentation présentée. L'essentiel est qu'elle offre à ceux qui voudront en tirer parti toutes les garanties d'exactitude et de méthode. C'est un bel exemple que donne là M. Blatt aux latino-médiévistes.

J. MAROUZEAU.

Sciences historiques.

Histoire générale, publiée sous la direction de G. GLOTZ. *Histoire ancienne*, 3e partie : *Histoire romaine*, t. II : *La République romaine de 133 à 44 av. J.-C.*, 1 : *Des Gracques à Sulla*, par G. BLOCH & J. CARCOPINO, 1935, p. 1-488, 45 francs ; 2 : *César*, par J. CARCOPINO, p. 449-1059, 60 francs : Paris, Les Presses Universitaires, 1935-1936.

Les historiens ont eu loisir de présenter dans les Revues spéciales la critique de ces deux volumes considérables. Qu'il soit permis ici d'en signaler sommairement l'intérêt à des lecteurs non spécialisés.

Il faut savoir d'abord que le partage n'a pas été égal entre les auteurs : G. Bloch a été enlevé par la mort au moment où, des vingt chapitres qui constituent l'ensemble, seuls étaient rédigés I-II et IV-V ; prendre la suite ne pouvait se faire sans remanier et compléter même ce qui était déjà prêt, si bien que la personnalité de M. Carcopino domine l'ouvrage tout entier.

Un millier de pages sur la période cruciale de l'histoire romaine, d'un historien qui depuis de nombreuses années a suivi jour par jour la production scientifique, qui a refait pour son compte la critique des sources, qui sur tous les problèmes a pris position, sans dédain, mais sans condescendance pour les thèses adverses (la critique figure généralement,

sans interrompre le cours de l'exposé, dans les notes compactes de bas de page) : il y a là pour la science un tel profit que, même en présence des nombreuses histoires de cette période qui ont vu le jour en différents pays depuis un quart de siècle, il ne viendra à l'esprit de personne que la présente synthèse puisse à aucun moment faire double emploi.

Je n'ai pas qualité pour parler des conceptions historiques et des interprétations personnelles de l'auteur ; on sait, du reste, que M. Carcopino a fait l'épreuve de la plupart de ses thèses, à mesure qu'il les établissait, dans divers ouvrages et articles, depuis *Autour des Gracques* et *Sylla ou la monarchie manquée* jusqu'aux *Points de vue sur l'impérialisme romain*, en passant par les enquêtes de détail (ainsi sur la naissance de César), les points de vue hors cadre (ainsi sur l'appoint fourni à Rome par la Gaule), les orientations générales (ainsi sur le développement et l'influence du pythagorisme). Études qui ont eu un si grand retentissement et ont si bien remué le monde des historiens que pour telle d'entre elles, comme le *Sylla*, on peut compter, dans les trois ou quatre années qui en ont suivi la publication, jusqu'à une trentaine de comptes-rendus.

L'idée maîtresse de cette histoire si compacte et si complexe est tout naturellement la préparation et l'explication de l'expérience césarienne ; préparation prise de très loin, puisque l'amorce en est dans la tentative des Gracques, poursuivie à travers les convulsions du siècle qui a suivi, aboutissant, par une convergence de conjonctures et de volontés, le plus souvent « par la force des événements et la faiblesse des hommes », à la grande réussite de la dictature perpétuelle de 44, « qui renfermait l'autocratie dans le présent et l'hérédité de l'autocratie dans l'avenir » (p. 1002). Réussite que la tragédie des ides de mars devait différer, mais non pas anéantir, s'il est vrai que, comme dit l'auteur à la fin de son ouvrage dans une formule saisissante, « les conjurés avaient sauvé la Perse..., mais rien de plus » (p. 1007).

Dans cette longue incubation de l'empire, nous suivons, à travers une critique serrée des sources, souvent méconnues par l'étourderie des modernes (p. 998, note 372), le déroulement des événements remis à leur place par une chronologie impitoyable (cf. la longue note de la p. 696 et l'exposé du chapitre xx), l'action des hommes dirigeants (cf. avant tout, à la fin du second volume, le portrait de César, complétant celui qui est amorcé p. 602 et suiv.). L'impression dominante, c'est que M. Carcopino a le don de repenser l'histoire et de revivre avec les hommes. Il scrute l'antiquité non pas du haut de l'observatoire élevé par la science des modernes, mais du dedans pour ainsi dire, en se transportant au milieu des acteurs et des victimes des événements, avec l'avantage sur eux de discerner parmi les forces qui les mènent celles qui sont créatrices d'avenir.

Sachant la méthode de travail de l'auteur et comment il a réussi ce tour de force d'être spécialiste de plusieurs disciplines considérables, on ne s'étonnera pas de la place que tiennent dans son œuvre l'histoire des idées et de la culture, l'histoire des religions et de la philosophie, l'archéologie (cf. en particulier, p. 968 et suiv., le sens prêté au forum de César), et toute la science des documents.

L'histoire littéraire elle-même s'y présente tantôt comme une auxiliaire, en ce qu'elle reflète les courants d'idées, tantôt comme une bénéficiaire, en ce qu'elle s'éclaire par l'histoire (cf. le joli rappel du pirate assagi dont la colonisation de Pompée a fait le débonnaire apiculteur de Virgile, p. 566). La conjugaison avec l'histoire conduit parfois à des vues larges, comme celle qui (p. 978), fondée sur une habile utilisation de l'*Esquisse de la langue latine* de Meillet, fait de façon paradoxale en apparence collaborer Cicéron, par son œuvre littéraire et culturelle, à l'accomplissement des volontés du dictateur (parfois, l'interprétation étonnera au point de provoquer quelques réserves, comme celle qui montre Lucrèce et Catulle reflétant une même conception de la vie, p. 599).

M'adressant ici à un public de lecteurs qui ne sont pas spécialement historiens, mais cherchent dans l'histoire l'appoint et la lumière nécessaires à leurs études, je ne me retiens pas de leur donner un avant-goût du plaisir qu'ils auront à la lecture de ce beau livre.

M. Carcopino a renouvelé une tradition un peu périmée, celle d' « écrire » l'histoire. Au lieu d'une certaine affectation de sécheresse qui a été à la mode après la grande période des historiens du XIX^e^ siècle, nous trouvons dans ces deux volumes un « style ». Seulement, ce n'est plus le style obligatoirement pompeux, ou rhétorique, ou romantique, qui a été longtemps la marque du genre. Ainsi la familiarité n'en est pas exclue : César « grignote le Sénat » (p. 590) ; à Cicéron manque « le cran » (p. 640) ; la disparition d'Orgétorix « attire sur le pays des Helvètes la fringale germanique » (p. 704) ; les Patres se servent du « bagout » de Lépide (p. 492) ; Fadius « rengaine sa rogatio » (p. 729) ; à Artaxata, « Tigrane avait déménagé ses femmes et ses lingots » (p. 552). Comme ressortiront, à côté de ces familiarismes, les formules soutenues, qui, du reste, empruntent leur qualité moins au choix des mots qu'à la densité des idées : « Cette colossale démonstration (les obsèques de Sylla)... tendait à intimider Lépide en mobilisant contre lui les légions des vivants et la plus terrible des grandes ombres » (p. 404) ; « Pompée sera contraint d'abord de partager avec César, puis de lui céder la force que par deux fois... ce débutant de génie avait contribué à faire jaillir de la nécessité et à graver déjà dans l'airain des lois » (p. 590) ; « grâce à Cicéron, César, qui avait déjà fixé dans sa patrie le centre du classicisme artistique,

créa dans les lettres l'humanisme gréco-romain qui nous éclaire encore, et put passer à Rome le flambeau de la civilisation comme pour se justifier de lui remettre le sceptre de l'Univers » (p. 978).

Tel est le cadre où les latinistes, quelle que soit leur spécialité, auront à venir chercher leur orientation pour une période où leurs recherches les conduisent presque infailliblement.

J. Marouzeau.

G. Cozzo, *Il luogo primitivo di Roma* : Roma, Cremonese editore, 1935, 198 pages, 56 figures.

M. Cozzo ne s'occupe pas d'histoire romaine par métier, mais par goût. Architecte, il s'est spécialisé dans la restauration des monuments anciens (c'est lui qui a mené à bien les travaux dont le Panthéon de Rome a été l'objet de 1928 à 1930). Nous lui devons un livre sur l'architecture romaine (*Ingegneria Romana*, Rome, 1928), un article sur le Panthéon (dans *Boll. d'Arte*, VIII, 1929, p. 291-309), un opuscule (*I Caterizi ed i bolli doliari*, Rome, 1929) augmenté depuis jusqu'aux proportions d'un important ouvrage sur les marques doliaires (*La Corporazione dei figuli ed i bolli doliari*, dans les *Mem. Acc. dei Lincei*, série VI, vol. V, fasc. IV, p. 233-366, Rome, 1936).

M. Cozzo s'est aussi attaqué à la délicate question des origines de Rome dans un ouvrage très bien présenté, luxueusement édité et illustré. Que Rome primitive ait été essentiellement une étape sur la route d'Étrurie en Campanie et en Grande-Grèce — plus précisément, grâce à l'île du Tibre, un point de passage —, telle est la thèse que défend M. Cozzo, et l'auteur nous donne de ce transit, un transit de minerai, à son avis, une image concrète et vivante, dans les chapitres où il étudie : *I pozzi del Fozo Romano, l'Isola Tiberina ed i primi ponti in legno, le strade primordiali del luogo di Roma.*

A l'appui de sa démonstration, M. Cozzo interprète les types monétaires[1] (peut-être ne tient-il pas assez compte du symbolisme religieux), les cultes primitifs de Rome et les données de la légende : les Sabins de *Cures* (que M. Cozzo identifie avec *Passo Corese*, autre passage du Tibre) auraient combattu et annexé Rome, devenue menaçante pour leur primauté commerciale. Victorieux, ils auraient développé à leur profit le commerce romain.

Cet ouvrage, comme les précédents du même auteur, clair, aventureux parfois[2], est toujours intéressnt : M. Cozzo s'y montre curieux de

1. Les étymologies proposées ne semblent pas toutes indiscutables.

2. A cause de certaines lacunes dans la bibliographie : on regrette particulièrement de ne lire nulle part le nom de M. Piganiol.

toute sorte de problèmes et sait les poser dans leur concrète réalité.

J. Guey.

A. Nordh, *Prolegomena till den Romerska Regionskatalogen* (Doktorsavhandlingar i Latinsk Filologi vid Göteborgs Högskola, Serie Fr. O. M., 1926, XI) : Göteborg, Elander (Eranos Forlag), 1936, VIII & 144 pages, 4 couronnes.

Cette dissertation inaugurale d'un élève du professeur Lundström reprend à la base la question des « régionaires » : le *Curiosum* et celui qu'on nomme traditionnellement la *Notitia*. Étude successivement philologique et topographique ; l'auteur vise notamment à reconstituer la filiation des manuscrits, remontant autant que possible à l'archétype, cherchant à déterminer lesquels dérivent des deux sources, ainsi que la valeur des données au point de vue périégétique et les additions successives. Les tableaux des pages 15 et 51 aident un peu à se reconnaître dans le texte, assez souvent confus. Pour le rendre plus clair, l'auteur aurait bien dû nous offrir un résumé dans un des idiomes de la science internationale (allemand, anglais ou français).

Victor Chapot.

B. Pace, *Arte e civiltà della Sicilia antica*, vol. I (*I fattori etnici e sociali*) : Milano-Genova-Roma-Napoli, Società Dante Alighieri, 1935, 1 vol. in-4°, 503 pages, avec gravures et planches hors texte.

C'est avec la joie la plus vive qu'on accueillera ce premier volume, assises d'un monument nécessaire. Car, depuis les Histoires de la Sicile antique qu'ont procurées Holm et Freemann (et il n'est pas question de les reléguer au second rayon), la prodigieuse activité d'un savant tel qu'Orsi, la multiplicité des fouilles poursuivies dans l'île obligent à poser de nouveau tous les problèmes « de culture » et permettent d'apprécier autrement les actions et réactions artistiques. La situation est ici inverse de ce qu'elle était pour la Grande-Grèce, sur laquelle M. Ciaceri a dû mener une enquête de caractère politique général, au défaut d'une documentation archéologique suffisante et avant que la Société Magna Grecia eût fait naître nos espoirs ; M. B. Pace, n'usant des faits politiques qu'en manière de références nécessaires et sans éprouver le besoin de les reclasser, soit du point de vue proprement sicilien, soit dans le cadre de l'histoire méditerranéenne, s'est donné pour tâche la civilisation même de la Sicile, et en son expression la plus haute : mais, en véritable historien, il en a établi d'abord les bases ethnographiques et économiques.

Sa position est connue, depuis qu'a paru, dans les *Rendiconti dei Lincei* de 1917, un copieux mémoire, qui visait à trouver des éléments ori-

ginaux dans ce que l'on considérait jusque-là surtout comme un reflet de la Grèce. Et l'auteur a raison de se féliciter que ce premier travail mette hors de doute la sincérité de ses convictions, en dehors de toute poussée de nationalisme. Aussi bien suffit-il de lire pour reconnaître en ce gros volume l'étendue d'information, la prudence critique, l'objectivité dans les conclusions qui recommandent toute œuvre vraiment scientifique. Si la longue introduction (p. 1-96), qui passe en revue depuis l'origine les études dont a été l'objet la Sicile antique, insiste avec complaisance sur les savants du terroir (en ignorant, semble-t-il, la véritable personnalité de l'abbé de Saint-Nom et le rôle initiateur du duc de Luynes, ne serait-ce que dans l'identification du splendide Démaréteion), il n'y a point à s'en étonner lorsqu'il s'agit d'un pays si fortement individualisé et qui marque autant les esprits par l'accumulation des témoignages du passé ; il faut surtout en remercier l'auteur pour les moyens qu'il nous donne de suivre les lents progrès de la science archéologique, et même de retrouver à leur source les traces de monuments ou de survivances aujourd'hui disparus.

Deux « livres » traitent : 1° des « races » (*genti*, en italien, vaut mieux que ce mot-là) et du pays ; 2° de la vie économique et sociale. Les données historiques apparaissent dans l'une et l'autre de ces parties, non sans répétition ni apparence de désordre chronologique. Mais, encore une fois, ce n'est pas là l'essentiel. On regretterait plutôt que M. Pace n'ait pas jugé utile au début de marquer fortement les caractères physiques du pays en les appuyant d'une carte où le relief fût bien indiqué et où il aurait reporté discrètement les voies de communications telles qu'il les reconstitue vers la fin de son livre. La carte générale qui le termine ne porte que les fleuves et les villes : ce qui est singulièrement insuffisant.

L'ethnologie sicilienne s'est forcément fondée sur les textes antiques : Thucydide, Diodore, Strabon, Denys (dont l'essentiel est traduit en fin de l'ouvrage) nous font distinguer Sicanes, Sicules, Élymes, Phéniciens et Grecs. Dans ces cadres s'organise l'apport des sciences modernes : anthropologie, phonétique, archéologie préhistorique. Mais avec une telle diversité de conclusions que chaque système contredit les autres (cf. p. 137-139). M. Pace a décelé à la base d'une telle confusion la volonté aprioristique de faire se succéder rigoureusement les diverses formes de civilisation préhistorique, alors que selon lui, à une même date, les différents groupements humains pouvaient être à des stades fort divers : si bien que, par exemple, les formes paléolithiques pouvaient par place survivre dans le néolithique (p. 116 et suiv.) ; que le néolithique était, à un moment donné, inégalement supplanté par la pénétration sicule et le sicule inégalement pénétré par les influences égéo-mycé-

niennes (p. 145 et suiv.). Toutes les dates peuvent être ainsi abaissées : le sicule I ne remontant pas beaucoup plus haut que 1300-1000, comme le prouvent, vers sa fin, les importations de submycénien tardif ; le sicule III correspond à la précolonisation grecque (vers le VIII^e siècle), avec importation du style géométrique. Ainsi des prémisses fort légitimes (dans l'île de Pantelleria, la civilisation néolithique s'est perpétuée jusqu'à la fin des guerres puniques !), et que paraît justifier le report sur la carte des localités préhistoriques sous leur indice convenu (pl. I, p. 144), permettent de résoudre à peu de frais des difficultés considérables. D'autre part, toponomastique et phonétique confirment aux Sicanes et aux Élymes (?) une origine méditerranéenne (mais le basque est-il une langue « méditerranéenne »?) : les périodes sicanes II-IV se rattachent plus directement au néolithique que les périodes sicules correspondantes. Les Sicules représenteraient un reflux de Méditerranéens de langue « aryanisée » ou même un premier flux « aryen » : de toutes façons, ils venaient de la péninsule italique. Et il n'y a point à s'étonner que la tradition, orale pendant des siècles, ait pourtant conservé le souvenir exact de pareilles migrations (cf. p. 102 et suiv.).

Que l'auteur nous permette ici de bien marquer — en vue du volume suivant — un trait important et grave, qui, ressortant des faits, n'est pas ici dégagé comme il importerait : c'est l'extrême réceptivité des Sicules et (accord ou contre-partie?) la constante décadence de leur céramique proprement indigène de la période I à la période IV. Ce n'est point là l'indice d'une personnalité vraiment créatrice.

Viennent les Grecs et les Phéniciens. M. B. Pace a suivi de près ce mouvement de « colonisation historique », sans ajouter une foi excessive aux indications chronologiques des anciens, en notant plutôt avec exactitude les indices de précolonisation, les traces des pionniers ; en montrant l'existence de foyers mixtes gréco-sicules, la pénétration en profondeur de noyaux grecs (voir p. 191 et suiv., 202). Ceci tout à fait essentiel pour expliquer le rôle actif joué, d'assez bonne heure, par les Sicules dans la vie politique grecque, l'activité de Doukétios, révolté qui finit par fonder une colonie grecque, la politique de collaboration poursuivie par Denys l'Ancien. Il ne faudrait pourtant pas, à notre sens, parler prématurément de « fusion » (on notera, d'ailleurs, à ce propos, quelque flottement dans les pages 246-258). Et, dans cette fusion, il faudrait tâcher de faire plus exactement la part des « plèbes » (par exemple celle des gens de mer à Syracuse), des Grecs nouvellement immigrés, des mercenaires domiciliés : les troubles politiques sous Dion, Timoléon, Agathocle, s'ils n'intéressent pas directement le projet de M. Pace, donnent pourtant quelques lumières sur l'instabilité des équilibres ethniques et sociaux aux IV^e et III^e siècles. Et n'est-il pas, en ces

conditions, un peu tendancieux de mettre en doute « une renaissance des arts sous Hiéron II » (p. 282), quand s'était rétabli, avec l'ordre, le bien-être sous l'hégémonie de la plus puissante cité *grecque*? Si, d'ailleurs, il est vrai que la conquête romaine fut facilitée par la bonne volonté (atavique?) des Sicules, en même temps que par les mercenaires campaniens (p. 298), tandis que, par ailleurs, maints peuplements fort hellénisés vivaient sans difficulté sous l'hégémonie punique, il conviendra de ne pas accorder une valeur trop absolue à cette fusion siculo-hellénique.

Si nous avons moins à insister sur la seconde partie d'un ouvrage si important, ce n'est pas qu'elle manque d'intérêt. Tout au contraire : par une adroite et pénétrante utilisation d'un matériel très dispersé et fort déficient du point de vue épigraphique, M. Pace a su tracer un riche tableau, d'abord de l'organisation civile et de l'activité économique des indigènes, puis du commerce, des voies de communication et d'échange, des moyens financiers de la Sicile grecque et gréco-romaine. Il analyse avec une compréhension pleine de sympathie toutes les traces laissées par les Sicules : architecture des *Ddieri* (nécropoles à cavernes alignées en flanc de falaise), lignes fortifiées, céramique (où technique et dessin se contredisent si curieusement de l'est à l'ouest de l'île : voir p. 358 et suiv.) ; leur vie économique était fondée, avant l'arrivée des Grecs, sur une grande culture de blé, peut-être déjà de l'olivier, sur l'élevage et la chasse ; une statistique (avec tous les risques que comporte une telle entreprise relative à la fin du second millénaire !) ferait monter leur nombre à 90,000 dans la région de Syracuse. Quant à l'économie des cités grecques, elle n'est close (p. 408) qu'en apparence et du point de vue alimentaire. Aussi bien l'auteur donne-t-il plutôt l'idée, en décrivant les divers clients de la Sicile, d'une immense place de commerce maritime : il faut tenir compte (c'est lui qui y insiste) des facilités d'ancrage que trouvaient sur ces côtes des navires de tonnage réduit et tenter les rapprochements non avec notre époque, mais surtout avec le XVI^e^ siècle, où les conditions étaient analogues. Les routes maritimes s'établissent assez aisément ; les voies terrestres sont beaucoup plus difficiles à déterminer avec exactitude : M. Pace l'a tenté avec une méthode très souple, qui fait état, à côté des documents romains, de la *Cosmographia* de l'anonyme de Ravenne, de la *Géographie* de Guido, d'Édrisi et même de la carte de Schmettau (1719-1721). Résultats forcément incertains, mais parfois intéressants. Il faut pourtant songer que, si la conformation physique du pays n'a pas changé, les types de peuplement ont pu considérablement varier : ne serait-ce que par l'extension des *latifundia* en période romaine, puis la concentration de la population paysanne en bourgs considérables. De ces aspects successifs, l'auteur

donne d'ailleurs les exemples les plus probants et les plus finement commentés (p. 455 et suiv., 459...). Quant au chiffre de la population au v^e^ siècle avant notre ère, l'appréciation de Beloch (800,000) est admise, avec une large marge (de 600,000 à 1,200,000 !).

Ce riche volume se clôt sur une étude précise et complète de l'organisation économique et financière pendant la période grecque : Denys l'Ancien y apparaît presque comme un précurseur de l'économie dirigée. La double dévaluation de la monnaie syracusaine au IV^e^ siècle méritait peut-être un supplément de recherches, au moins du point de vue des incidences internationales : nous croyons avoir montré (*Herclé*, p. 64 et suiv.) qu'elle avait réagi sur la monnaie étrusque. Mais ceci est secondaire. Une description aussi ample et détaillée sur toute la Sicile antique, populations, histoire et ressources, est précieuse en elle-même ; comme introduction, elle témoigne de la plus haute conscience et de l'esprit le plus largement ouvert à l'expérience humaine. Il faut ajouter que l'illustration est de premier ordre.

Jean BAYET.

S. BORZSACH, *Die Kenntnisse des Altertums über das Karpatenbecken* (Dissertationes Pannonicae, series I, fasc. 6) : Budapest, Institut für Münzkunde und Archäologie an der Universität, 1936, 53 pages, 5 pengö.

On croit trop aisément au progrès continu des connaissances géographiques à travers les siècles. L'exemple de la Hongrie, restée longtemps en dehors de la sphère d'intérêts méditerranéenne, en est une preuve.

On recueille chez Hérodote quelques données sommaires sur les régions situées même au nord de la péninsule des Balkans ; il devait tenir d'Hécatée les noms qu'il cite de quelques affluents du Danube ; les gens d'Olbia, en rapports commerciaux avec la Transylvanie, lui auront, en outre, parlé avec exactitude des Agathyrses « riches en or ». Le VI^e^ siècle est une période de large colonisation grecque et de grande curiosité scientifique ; mais la venue des Celtes et des Scythes a barré toute expansion de ce côté. A la place des notions oubliées surgissent alors des mythes géographiques : la « bifurcation du Danube » sur l'Euxin et sur l'Adriatique ; l'existence, sur un isthme rétréci, d'un haut sommet donnant vue sur les deux mers. Ces aberrations sont combattues lorsque, d'Aquilée, les marchands romains s'enfoncent dans l'intérieur ; elles finissent par disparaître.

Mais, après la conquête de la Pannonie par Auguste, un lieu commun, déjà dans Strabon, apparaît et s'impose : contrée glaciale, par suite très infertile, peuplée de races guerrières et sauvages. A ce « cliché » simpliste se bornent les appréciations portées, durant plusieurs siècles, sur le bas-

sin des Carpathes. Non seulement les poètes ou les philosophes, les historiens pareillement et les périégètes s'en contentent, mais même ceux qui ont séjourné en Pannonie, comme Dion et Ammien ! Pline citait au moins des noms de localités flanqués d'épithètes banales ; les autres n'ajoutent rien de nouveau ; les guerres, sous Claude et sous Marc-Aurèle, n'ont aucunement complété cette information mesquine. Et les Agathyrses, depuis longtemps sans existence distincte, continuent d'être mentionnés.

Victor CHAPOT.

Charlotte E. GOODFELLOW, *Roman citizenship* : Diss. Bryn Mawr College, Lancaster Press, 1935, 125 pages.

Le sujet n'est pas essentiellement renouvelé par ce travail, et ne pouvait guère l'être, puisque le matériel documentaire ne s'est pas sensiblement accru depuis les grands ouvrages du XIX^e^ siècle. Le livre est simplement une utile mise au point.

A mon avis, l'auteur n'aborde pas assez vigoureusement la question essentielle : la différence énorme entre le chiffre du cens de 70 av. J.-C. (910,000 citoyens) et ceux des cens d'Auguste (plus de quatre millions). Cet écart est-il dû avant tout à une conception différente du cens, comme l'a dit Beloch, et comme je le crois (avec une modification que j'ai indiquée ailleurs)[1]? L'auteur ne semble pas de cet avis (p. 31), mais sans s'expliquer nettement sur ce point essentiel. Si l'on estime que le bond prodigieux est l'effet des causes qui sont analysées dans les différents chapitres du livre (affranchissements, accession des Transpadans, distribution du droit de cité à des soldats et à des civils provinciaux, etc.), il en résulte une série de conséquences graves, dont il faut, en tout cas, se faire une idée précise.

E. CAVAIGNAC.

Latin médiéval et néo-latin.

P.-W. HOOGTERP, *Les Vies des Pères du Jura, Étude sur la langue* (extrait du *Bulletin Du Cange*, t. IX, 1934) : Bruxelles, 1935,124 pages.

M. Hoogterp — dont on a déjà signalé ici même (12^e^ année, 1934, p. 245) l'édition du *Paraclitus* et du *Synodus* de Garnier de Bâle, et qu'une *Étude sur le latin du codex Bobiensis des Évangiles* avait préparé à celle qu'il nous offre aujourd'hui — a entrepris un examen systématique de la langue des *Vies des Pères du Jura* (éd. Br. Krusch, *M. G. H., SS. Rerum merovingicarum*, III, 125-166). Sur la date de ces Vies, on ne parvenait pas à s'accorder. Les uns se prononçaient pour le

1. *Journal de la Soc. de statist. de Paris*, 1935, p. 8-9.